

Correspondance d'un couple d'instituteurs de Bellentre au cours de la première guerre mondiale

Alors que s'annoncent les manifestations du centenaire de la fin de la première guerre mondiale, le 11-Novembre prochain, il est important de nous rappeler cette période tragique au travers des récits qui nous sont parvenus sur la vie de nos aïeux durant cette terrible épreuve.

Caroline Favre, archiviste et bénévole auprès des associations albertvilloises a travaillé sur les archives familiales de la famille Allamand, originaire de haute Tarentaise, dans le cadre du projet Européana. Cette étude a permis la publication d'un ouvrage qui vient d'être édité. Elle présentait dernièrement une conférence sur ce thème à la salle de spectacle d'Aime.

Une correspondance exceptionnelle conservée intégralement

Ce fond d'archives ne compte pas moins de 1099 lettres échangées par le couple et leur fils, Emile, du 2 août 1914 au 24 août 1916, date de la mort de Firmin, à Maurepas, dans les Vosges. Firmin Allamand, né en 1882 au Noyeray de Séz, est l'aîné d'une fratrie de six enfants. En 1898, il intègre l'école normale d'Albertville et occupe un premier poste d'instituteur à Bourg-Saint-Maurice, de 1901 à 1906. Il épouse alors Aurélie Collombet de Notre-Dame-du-Pré qui lui donnera un fils, Emile. Sa jeune épouse décèdera peu de temps après.

Puis, Firmin est nommé instituteur à Bellentre, et en septembre 1913, il épouse en seconde noce Marie-Louise Miege, originaire de Tournon, institutrice à Bonconseil. De cette union naîtra en 1914 une fille : Cécile.

Le 1^{er} août 1914, la mobilisation générale est proclamée et le 2 août, Firmin est affecté à Albertville en qualité d'instituteur. Il écrit immédiatement une première lettre rassurante où il évoque l'enthousiasme mitigé des mobilisés, loin de la communication officielle d'un départ « la fleur au fusil ».

Après Albertville, Firmin sera affecté à Barbière et à Bollène, toujours en qualité d'instituteur, avant de rejoindre le front des Vosges fin 1915.

Le facteur, un personnage clé pour les familles

A cette époque, le facteur est une personne très importante, mais suscite un sentiment ambivalent de joie et d'angoisse, car il peut être porteur de bonnes, comme de terribles nouvelles. Il partage la vie des familles avec empathie.

Les soldats pratiquent l'autocensure et les faits de guerre ne sont guère évoqués avec les familles pour ne pas les angoïser davantage. On parle surtout des relations amicales entre soldats et des nouvelles des Bellentrais que l'on peut recueillir, du froid, de la pluie et de la boue, mais peu des morts.

En retour, les familles s'efforcent de faire participer les hommes à la vie ordinaire en les sollicitant sur les décisions à prendre car ils restent les chefs de famille. Les potins et querelles du village, l'avancement des jardins et travaux agricoles sont de bons dérivatifs pour les soldats. Cependant, les femmes doivent assumer seules, avec les enfants, le quotidien et les travaux agricoles avec l'aide des hommes âgés restés au pays, assurer la gestion financière, l'éducation et la santé des enfants.

La guerre bouleverse la vie des familles

Certaines femmes doivent revenir vivre avec leurs parents car les conditions matérielles sont difficiles. Les familles perçoivent 1,25 fr par jour, plus 0,50 fr pour chaque enfant. C'est peu car le prix des den-



Caroline Favre est archiviste et a travaillé sur des archives familiales dans le cadre du projet Européana.

rées augmente beaucoup, notamment les produits laitiers.

Pour Marie-Louise, c'est plus facile financièrement car elle perçoit son salaire et celui de son mari. Cependant, elle doit assurer seule l'enseignement à Bellentre. Les effectifs varient au gré des saisons (de 5 à 50 élèves !) et elle déplore cette situation qui ne lui permet pas d'assurer efficacement sa mission.

Les programmes scolaires sont modifiés et l'on doit parler de la guerre en classe. Les cartes postales de Firmin sont commentées à l'école.

En 1915, les soldats bénéficient d'une permission de 6 jours qui leur permet de reprendre contact avec le village et de visiter familles et amis, de donner des nouvelles des camarades.

Tout le monde écrit et c'est important car les nouvelles offi-

cielles diffusées en mairie sont sibyllines. Certaines femmes n'hésitent pas à partir, se rapprochant de leur mari : madame Aimoz se rend à Epernay, mais les zones militaires ne sont pas accessibles.

Emile écrit à son père avec ses mots d'enfant, mais il comprend qu'il doit divertir son père et évoque ses joies et les rires de sa sœur.

Il faut bien vivre malgré la guerre et chacun attend des jours meilleurs qui seront bien longs à arriver. Ceux qui auront la chance de survivre devront assumer seuls, toute leur vie, les traumatismes physiques et psychiques de ce désastre inutile.

Ces lettres offrent un témoignage unique sur une page de notre histoire.